

Chapitre 1

Illuminée par les rayons d'un chaud soleil printanier, la ville d'Antietam s'offrait sous son meilleur jour aux yeux du shérif MacKade. Devin aimait déambuler le long des trottoirs inégaux de la petite cité, se griser de l'odeur des pelouses fraîchement tondues, de la vue des fleurs, des cris des enfants dans le square.

Chaque fois qu'il effectuait sa ronde, la tranquille immuabilité de ce spectacle s'égayait d'infimes mais significatifs changements. A l'entrée de la banque, un massif de bégonias roses constituait une innovation majeure. Derrière la vitrine du coiffeur, sous les yeux embués de sa mère attendrie, un garçonnet expérimentait, fasciné, sa première coupe de cheveux.

Aux arbres et aux réverbères, les services de la ville achevaient d'installer les drapeaux et les bannières en vue de la parade du Memorial Day. Quelques hommes affairés s'activaient à nettoyer ou repeindre leur porche en prévision de cet événement. En dépit de la charge de travail supplémentaire qu'il représentait, Devin attendait ce jour avec une impatience fébrile, comme la plupart des habitants d'Antietam. Dès l'aube, ils seraient nombreux à camper tout au long de la rue principale, munis de leur pliant et de leur glacière, pour être sûrs de ne rien rater des évolutions des fanfares et des majorettes.

Après avoir tourné au coin du bureau de poste, saluant au passage trois vieillards qui prenaient le frais sur un banc, Devin poussa un soupir de découragement. Dix mètres plus bas, Mme Metz avait garé son antique Buick, comme à son habitude, dans une zone de stationnement interdit. Bien sûr, il aurait pu se contenter de sortir son carnet et de déposer une amende sur le pare-brise. Mais s'il le faisait, il était certain qu'elle se précipiterait à son bureau pour la payer, non sans lui avoir rappelé au passage par le menu la longue carrière de mauvais garçons des frères MacKade.

Prudemment décidé à user d'une autre méthode, Devin leva les yeux vers les portes ouvertes de la bibliothèque, de l'autre côté de la rue. A n'en pas douter, Mme Metz devait être en pleine conférence avec Jane Poffenberger, la bibliothécaire. Après avoir rassemblé tout son courage, il gravit les marches de pierre usées du perron. Dans ses jeunes années, il avait été si souvent sermonné par la maîtresse des lieux que l'adulte qu'il était aujourd'hui ne pouvait y pénétrer sans une certaine appréhension.

Comme il s'y attendait, les deux femmes étaient penchées au-dessus du comptoir encombré par une impressionnante pile de livres, discutant avec animation des derniers potins de la ville.

— Madame Metz ? fit Devin après s'être approché.

D'un bond, la grosse femme vêtue d'une robe écarlate à larges motifs fleuris fit volte-face. Ce faisant, elle faillit renverser avec son coude la montagne de livres. Mlle Jane, qui avait de bons réflexes en dépit de son allure d'épouvantail déplumé, parvint de justesse à éviter l'effondrement.

— Tiens, tiens ! s'exclama Mme Metz avec un sourire

réjoui. Mais c'est notre shérif. Comment vas-tu, Devin, par ce bel après-midi ?

— Très bien, assura-t-il en lui rendant son sourire.

Puis, s'inclinant respectueusement vers la bibliothécaire :

— Mademoiselle Jane.

— Devin.

Les cheveux gris impeccablement tirés en arrière, le visage pâle à la peau diaphane mangé par de grosses lunettes, le chemisier blanc boutonné jusqu'au cou, Jane Poffenberger hochait la tête en crucifiant Devin de ses petits yeux bleu acier.

— Es-tu venu me rapporter cet exemplaire du Badge du courage que tu as perdu ? demanda-t-elle.

— Non.

Devin se maudit de n'avoir pu s'empêcher de baisser les yeux. Cela faisait vingt ans qu'il avait perdu ce satané bouquin. A l'époque, il l'avait remboursé sou pour sou et avait même passé une semaine à balayer tous les jours la bibliothèque pour sa pénitence. Et à présent qu'il était un homme, à présent qu'il portait ce même badge du courage épinglé à son revers, il suffisait d'un regard et d'un mot de la vieille bibliothécaire pour le ramener vingt années en arrière.

— Chaque livre est un trésor ! conclut celle-ci.

Dans sa bouche, c'était une antienne que Devin avait entendue d'innombrables fois. S'il n'en avait tenu qu'à elle, Mlle Jane l'eût sans doute fait graver au frontispice de son établissement.

— C'est vrai..., reconnut-il piteusement.

A présent plus pour se tirer d'affaire que pour faire respecter les règles de stationnement, Devin s'empressa d'en revenir à Mme Metz.

— Vous êtes garée en zone interdite, lui dit-il d'un air de reproche. C'est la troisième fois ce mois-ci.

— C'est vrai ?

L'innocence personnifiée, Mme Metz battit des paupières et porta d'un geste théâtral une main à sa poitrine.

— Je ne..., balbutia-t-elle. Je ne sais pas comment cela se fait, Devin. J'aurais pourtant juré m'être garée au bon endroit. Je me suis juste arrêtée une seconde pour déposer quelques livres et en reprendre d'autres, la lecture est un don de Dieu, n'est-ce pas, Jane ?

— Un don de Dieu..., confirma l'intéressée.

La bibliothécaire n'avait pas bronché, mais Devin aurait juré avoir vu passer une lueur de malice dans son regard. Lui-même devait faire de gros efforts pour ne pas se laisser aller à sourire.

— Madame Metz, insista-t-il, je vous assure que vous êtes mal garée.

— Oh ! mon Dieu ! Tu ne m'as pas verbalisée, au moins ?

— Pas encore.

— Parce que M. Metz n'arrête pas de me houspiller quand j'ai une amende. De toute façon, ça fait juste une minute ou deux que je suis là. N'est-ce pas, Jane ?

— Deux minutes, répondit celle-ci. Pas plus.

Profitant de ce que Mme Metz avait le dos tourné, Mlle Jane, plus guindée que jamais, adressa à Devin un clin d'œil discret.

— Vous pourriez peut-être, suggéra-t-il patiemment, vous garer ailleurs. Il y a de la place un peu plus bas dans la rue.

— C'est ce que je vais faire, dit-elle avec conviction. C'est ce que je vais sûrement faire. Dès que j'en aurai terminé ici. Ma chère Jane ? Voudriez-vous enregistrer ces

quelques livres pour moi... je ne sais pas ce que je ferais sans lecture. M. Metz, lui, est toujours planté devant sa télé. Pendant ce temps, Devin va nous donner quelques nouvelles de sa famille.

Devin ne commit pas l'erreur de tenter de résister. Savoir battre en retraite au moment opportun pouvait parfois se révéler plus efficace que mener coûte que coûte une bataille perdue d'avance.

— Tout le monde va bien, répondit-il prudemment.

— Et ces délicieux petits anges..., insista Mme Metz. Jamais je n'aurais imaginé voir deux de tes frères se marier et avoir des enfants à quelques mois d'intervalle ! Il faudra bien que je me décide à aller les voir bientôt.

— Les bébés vont bien également..., ajouta Devin, radouci. Ils poussent.

— Oh ! J'imagine qu'ils doivent pousser comme la mauvaise herbe. N'est-ce pas, Jane ? Comme leurs pères avant eux. Quel effet cela te fait-il d'avoir à présent un neveu et une nièce ?

— Deux neveux et une nièce, corrigea Devin.

En même temps qu'il avait épousé Savannah Morningstar, Jared avait adopté son fils Bryan, ce qui faisait de lui un MacKade. Mais même sans cette adoption, Devin aurait considéré ce garçon comme son neveu, tant il semblait évident à ses yeux qu'il faisait de plein droit partie de la famille.

— Oui, c'est vrai..., reconnut Mme Metz. Deux neveux. Cela ne te donne pas l'envie de bâtir ton propre nid ?

Alléchée à l'idée d'un commérage inédit à colporter, elle attendit sa réponse en le dévisageant sans vergogne, prête à deviner sur ses traits ce que ses mots ne diraient

pas. Habitué à ces manœuvres, Devin réussit à conserver une parfaite impassibilité.

— Le fait d'être oncle me convient très bien, répondit-il de manière évasive.

Puis, espérant que sa belle-sœur ne lui en voudrait pas trop, il ajouta pour se tirer de ce mauvais pas :

— Regan garde le petit Nate à sa boutique, aujourd'hui. Je les ai vus ce matin.

— Vraiment ?

— Elle m'a dit aussi, poursuivit Devin, que Savannah la rejoindrait sans doute dans la matinée avec Layla.

— Pas possible.

Les yeux de Mme Metz brillèrent de convoitise. La perspective de s'entretenir simultanément avec les femmes de Jared et Rafe et de pouvoir par la même occasion admirer leurs bébés était une opportunité qu'elle ne pouvait manquer.

— Ma chère Jane ? s'impacienta-t-elle. Si vous en avez terminé, je vais y aller. J'ai quelques courses à faire. Et puis il paraît que je suis mal garée.

Sans commentaire, la très digne bibliothécaire lui tendit un sac de toile aussi bariolé que la robe de sa propriétaire, gonflé de sa provision de livres pour la semaine. Aussitôt que Mme Metz eut vidé les lieux, le visage de Jane Poffenberger s'adoucit et ses lèvres s'ourlèrent d'un sourire bon enfant.

— Tu es un brave garçon, Devin. Tu l'as toujours été.

— Si Regan apprend qu'elle me doit cette visite, dit-il, elle va me tuer. Ravi de vous avoir revue, mademoiselle Jane.

En lui adressant un petit salut militaire assorti d'un sourire, il prit congé de la vieille dame et se dirigea

vers la sortie. Redevenue cette caricature d'elle-même qu'elle était aux yeux de tous depuis quarante ans, Jane Poffenberger se redressa derrière son comptoir et força la voix pour le saluer à sa façon.

— Et essaie de ne plus perdre de livre, Devin MacKade ! Chaque livre est un trésor. Tâche de ne pas l'oublier.

Chaque jour, généralement en fin d'après-midi, Devin se faisait un devoir de pousser jusqu'à ce qui s'appelait à présent officiellement la Résidence MacKade. Après tout, c'était la propriété de son frère Rafe et l'une des rares entreprises florissantes de la ville. Quel genre de shérif aurait-il été — et quel genre de frère — s'il n'avait pris la peine d'y exercer de temps à autre une surveillance active ?

Le fait que Cassie Connor, désormais responsable de la bonne marche de la maison d'hôtes, eût investi avec ses deux enfants l'appartement de fonction du deuxième étage n'entraînait évidemment pas en ligne de compte. Il se contentait de faire ce qu'il avait à faire, voilà tout. Ce qui n'était, somme toute, qu'un demi-mensonge, songeait-il en se glissant derrière le volant de sa voiture de patrouille.

Ce qu'il avait à faire — ou plus exactement ce qu'il ne pouvait s'empêcher de faire — c'était d'approcher au moins une fois par jour la femme qu'en secret il aimait toujours. Il ne pouvait se passer de ces quelques instants volés, aussi douloureux pussent-ils être pour lui. Simplement pour ne pas devenir fou. Ou peut-être également pour entretenir un espoir qu'il savait pourtant condamné.

Lorsque son divorce avait été officiellement prononcé et que Cassie Dolin était redevenue Cassie Connor, Devin

s'était interdit d'espérer. Traumatisée de longues années durant par celui qui aurait dû, selon ses vœux de mariage, la chérir et la protéger, Cassie ne pourrait sans doute pas de sitôt — et peut-être même jamais plus — supporter la présence d'un homme auprès d'elle.

Au moins avait-il la satisfaction de savoir que le salaud qui l'avait massacrée, au propre comme au figuré, était derrière les barreaux. Dieu merci, Joe Dolin ne recouvrerait pas la liberté de sitôt. Mais même si tout danger, de ce côté, semblait écarté, Devin veillait jalousement au bonheur et à la sécurité de Cassie et de ses enfants. Par devoir autant que par plaisir. Qui sait ? Peut-être parviendrait-il aujourd'hui à faire éclore un vrai sourire sur ce visage qui avait jusqu'à présent trop pleuré ?

Ce que des générations d'habitants d'Antietam avaient appris à connaître comme « la vieille maison Barlow » se dressait à flanc de colline, à la sortie de la ville. En la voyant apparaître sur sa droite dans son champ de vision, Devin songea qu'en dépit du fait qu'elle était devenue la Résidence MacKade, elle resterait sans doute connue dans le pays sous son nom d'origine.

Les Barlow, propriétaires terriens et riches commerçants, avaient bâti et habité cette belle demeure une centaine d'années avant la guerre civile. Ils y avaient mené une existence fastueuse, jouissant de la vue imprenable dans un luxe cossu, entourés d'une nombreuse domesticité et n'ayant d'autre souci que l'organisation de bals huppés, où se pressait la meilleure société.

La légende rapportait qu'au plus fort de la bataille d'Antietam, un jeune militaire sudiste était mort au beau milieu du grand escalier de marbre, assassiné par le maître de maison sous les yeux de sa femme, qui tentait

de secourir le soldat blessé. La légende disait aussi que la dame n'avait depuis ce jour plus jamais adressé la parole à son époux, et qu'elle avait fini par mourir de chagrin, deux ans plus tard, recluse dans sa chambre.

De cette tragique histoire datait la décadence de la maison Barlow. Sans être désertée tout de suite, l'antique demeure avait connu bien des vicissitudes au fil du temps, voyant défiler entre ses murs propriétaires et locataires successifs qui ne s'y attardaient jamais bien longtemps. Puis la maison était restée définitivement vide et fermée, menaçant ruine dans l'indifférence la plus totale, gagnant définitivement de ce fait sa réputation de maison hantée.

Jusqu'à ce que Rafe MacKade, l'un des enfants les plus turbulents de la petite cité, ne se mette en tête après dix ans d'absence de revenir à Antietam pour relever le défi de la restaurer. Ainsi la vieille demeure avait-elle recommencé à vivre. Dans cette aventure, Rafe n'avait pas gagné que l'estime de ses concitoyens. Elle lui avait également permis de rencontrer l'amour.

Car si la vieille maison Barlow avait aujourd'hui retrouvé son faste d'antan, c'était à Rafe et Regan MacKade qu'elle le devait. Ensemble ils avaient transformé ce vieil immeuble décrépît en une élégante demeure, accueillante et pleine de caractère.

La où avaient prospéré les ronciers les plus inextricables poussait à présent une pelouse en terrasses, égayée de massifs fleuris et de jeunes arbres tuteurés. Devin n'était pas peu fier d'avoir aidé à les planter. Lorsqu'il s'agissait de concrétiser un rêve — ou de faire face à l'adversité —, les MacKade savaient s'entraider.

En habitué des lieux, il ne prit pas la peine de s'annoncer avant de pénétrer dans la maison. Il n'avait remarqué

sur le parking aucune autre voiture que celle de Cassie et en avait déduit que les hôtes de la nuit étaient déjà repartis. Sensible à la tranquille hospitalité de l'endroit, il demeura quelques instants debout dans le hall, à admirer les parquets polis embaumant l'encaustique, les meubles d'époque et les tapis de prix, le monumental escalier et son impressionnante volée de marches en marbre.

Cassie veillait à ce qu'il y eût toujours un bouquet de fleurs fraîches dans le hall pour accueillir les visiteurs. Chaque pièce de la grande demeure était également décorée et embaumée d'un pot-pourri de fleurs séchées qu'elle fabriquait elle-même. Ainsi, l'odeur ambiante de la Résidence MacKade évoquait immanquablement celle qui en était l'âme.

Ne sachant où la trouver, il partit à sa recherche de pièce en pièce. A voir ce qu'était devenue la vieille maison Barlow, il était difficile d'imaginer que moins de deux ans auparavant elle n'était peuplée que de souris, de courants d'air, de toiles d'araignées et de quelques fantômes. Les parquets scintillaient dans la lumière rasante du soleil déclinant. Un souffle d'air pénétrant par les fenêtres ouvertes faisait danser doucement rideaux et tentures. Et partout, meubles et bibelots anciens achevaient de donner l'illusion d'une demeure du siècle passé.

Incontestablement, Rafe et Regan avaient accompli de grandes choses ici. Tout comme ils étaient en train de le faire de nouveau, dans la vieille maison qu'ils s'étaient achetée pour y habiter, sur la route de la carrière. Devin ne pouvait s'empêcher d'envier son frère, qui avait trouvé non seulement la femme de sa vie avec qui fonder un foyer, mais aussi une partenaire avec qui partager ses rêves et ses projets.

A bien y réfléchir, il était le seul des quatre frères MacKade à n'avoir pas trouvé de point d'ancrage et de stabilité. Shane avait la ferme et ses nombreuses conquêtes féminines. Jared et Rafe avaient à présent un métier, une femme, un foyer, des enfants. Mais lui, qu'avait-il ? Une étoile au revers et un lit de camp dans la remise du bureau du shérif. Ainsi qu'un amour impossible, dont il ne parviendrait jamais, semblait-il, à faire le deuil.

La cuisine était aussi déserte que les autres pièces, mais par la fenêtre au-dessus de l'évier Devin aperçut Cassie, occupée à décrocher quelques draps de la corde à linge où ils avaient fini de sécher. Sans s'attarder davantage, il gagna la porte de service, s'efforçant d'ignorer la douleur qui lui poignardait le cœur. Depuis le temps qu'il la ressentait, il aurait pourtant dû y être accoutumé.

La femme qu'il aimait sans pouvoir le lui avouer paraissait à présent heureuse, et c'était tout ce qui comptait. Sur ses lèvres finement ourlées s'attardait un sourire pensif. Ses grands yeux gris semblaient perdus dans quelque rêve lointain. Le vent qui faisait claquer les draps agitait autour de son beau visage ses cheveux blonds. Sobre par goût autant que par nécessité dans le cadre de ses fonctions, Cassie était habillée simplement d'un chemisier blanc passé dans un pantalon à pinces bleu marine.

Ce n'était que tout dernièrement qu'elle avait recommencé à mettre quelques bijoux et à se maquiller légèrement. Elle ne portait jamais de bagues. Cela faisait un an que son divorce avait été prononcé, et Devin se rappelait exactement le jour où elle avait ôté son alliance. Mais de petits anneaux dorés ornaient ses oreilles depuis quelques mois, et elle avait pris l'habitude de souligner ses lèvres d'une touche de rouge.

Peu de temps après son mariage — Devin s'en souvenait également parfaitement —, Cassie avait renoncé à toute coquetterie. Tout comme il gardait un souvenir précis de la première fois où il avait dû intervenir au foyer des Dolin, à la demande de voisins alertés par les cris qui s'échappaient de leur maison. C'était elle qui était venue ouvrir, le visage marqué et les yeux hantés par la peur. D'une petite voix qu'elle n'avait pu empêcher de trembler, sans le regarder, elle avait mis les cris et les traces sur le compte d'une chute.

Il y avait eu pour Cassie beaucoup d'autres chutes semblables, tout le temps qu'avait duré son mariage. Et chaque fois, Devin avait dû se contenter des mêmes explications embarrassées. Bien sûr, il avait fait son devoir en insistant gentiment et en lui parlant de l'aide qu'apportent aux femmes battues les lois et quelques associations spécialisées.

Mais chaque fois, Cassie avait choisi de protéger son tyran de mari. Et chaque fois, Devin avait dû repartir avec sa frustration et son envie pressante d'écraser sous ses poings la face de brute de Joe Dolin. Tant qu'elle avait accepté d'être sa victime consentante, il n'avait eu aucun pouvoir, tout shérif qu'il fût, pour faire cesser ce qui se passait derrière les murs de cette maison. Jusqu'au jour où elle avait débarqué dans son bureau, à moitié défigurée, terrifiée, et décidée à porter plainte.

A présent, avec le concours actif de Jared et de Rafe, il l'avait aidée à sortir de cet enfer et à se bâtir une nouvelle vie. Loin de Joe Dolin et des mauvais souvenirs. En tant que shérif, il n'y avait rien de plus qu'il pût faire pour elle. Mais en tant qu'ami — à défaut d'autre chose — Devin était plus que jamais décidé à ne pas la laisser tomber.

LES CHAÎNES DU PASSÉ

*
**

Dès l'instant où elle avait vu Devin sortir de la maison pour la rejoindre près de la corde à linge, Cassie s'était efforcée de ne pas trahir le trouble qui s'était emparé d'elle. Calmement — car elle s'efforçait de rester calme quoi qu'il arrive ces derniers temps — elle raccrocha les épingles qu'elle avait en main avant de se tourner vers lui pour l'accueillir d'un sourire.

— Hello, Devin.

— Hello, Cass. Besoin d'un coup de main ?

Avant qu'elle ait pu refuser, Devin MacKade — le respecté shérif d'Antietam — était déjà occupé à dépendre du linge à côté d'elle, comme s'il n'y avait rien au monde de plus naturel. Elle avait beau savoir les frères MacKade aussi accoutumés aux travaux des champs qu'à ceux de la maison, elle ne s'habituerait jamais à voir un homme se consacrer aussi volontiers aux tâches ménagères. Surtout un homme aussi viril que l'était Devin.

Larges épaules, longues mains fortes, jambes musclées — tout en lui évoquait la force. Combinée à ce sourire ravageur que les MacKade semblaient avoir reçu en héritage, cette puissance physique lui conférait une séduction certaine, à laquelle il eût fallu être morte pour rester insensible. Et c'était bien parce qu'il ne perdait rien de sa virilité ni de sa séduction en pliant des draps pour les déposer dans une panier qu'elle devait se tenir sur ses gardes.

Contrairement à ses adjoints, Devin n'avait jamais porté l'uniforme kaki attaché à sa fonction. Sauf lors des grandes occasions, on le voyait invariablement habillé d'un jean et d'une chemise d'un bleu fané, aux manches

roulées jusqu'aux coudes, sur laquelle il épinglait son badge. Sans doute n'y avait-il que du muscle, sous cette chemise. Il suffisait de voir le tissu se tendre au gré de ses mouvements pour s'en persuader. Et quoique Cassie eût toutes les raisons de se méfier des muscles d'un homme, Devin avait toujours été de la plus extrême gentillesse avec elle.

Pourtant, lorsque son bras tendu pour saisir une épingle effleura le sien, elle ne put s'empêcher de faire un pas de côté, ni de lui adresser ensuite un sourire gêné pour s'en excuser. Comme s'il ne s'était rendu compte de rien, Devin lui sourit en retour. Désespérément, Cassie se creusa la cervelle pour trouver quelque chose à dire.

Les choses auraient été beaucoup plus simples s'il n'avait été aussi diablement attirant. Ses cheveux bruns frisottaient le long de sa nuque. Ses yeux clairs vous transperçaient d'un seul regard. Ses lèvres pleines et sensuelles, dans son visage puissamment sculpté, semblaient être faites pour tout autre chose que parler et sourire.

Devin avait toujours été avec elle extrêmement galant et ne s'était jamais permis le moindre geste déplacé. Ils se connaissaient depuis les bancs de l'école et il lui semblait qu'il avait toujours été à ses côtés. Pourtant, chaque fois qu'ils étaient en présence l'un de l'autre sans témoins, elle se retrouvait aussi nerveuse qu'une souris confrontée à un chat affamé.

— Avec ce temps, il aurait été dommage de les faire sécher en machine.

Abruptement tirée de ses pensées par la remarque de Devin, Cassie ne put s'empêcher de sursauter et s'en voulut aussitôt.

— C'est vrai ! s'empressa-t-elle de répondre. Les

clients apprécient beaucoup de dormir dans des draps séchés en plein air. La nuit dernière, nous avons deux couples. Et j'en attends deux autres pour ce soir. Quant au week-end du Memorial Day, tout est déjà réservé !

— Du pain sur la planche en perspective... , commenta Devin.

— Oui, reconnut-elle. Encore que je n'aie pas vraiment l'impression de travailler, depuis que je suis ici.

Hochant la tête d'un air pensif, Devin la regarda lisser les draps dans la panière.

— Tu exagères, protesta-t-il. Je ne crois pas que la gérante de la Résidence MacKade soit moins occupée que ne l'était l'ex-serveuse du café Ed. Tu sais qu'Edwina Crump n'a toujours pas pardonné à Rafe de t'avoir débauchée ?

La voyant pâlir, Devin s'efforça de la rassurer.

— Je plaisantais... , assura-t-il en riant. Tu sais bien qu'Ed était ravie de l'opportunité que cet emploi représentait pour toi. Comment vont les enfants ?

— Bien. Très bien même.

Avant que Cassie ait pu achever le geste à peine esquissé de se saisir de la panière à ses pieds, Devin s'en était emparé et l'avait calée sur sa hanche, la précédant sur le chemin qui menait à la maison. Maudissant sa galanterie qui la privait d'un moyen de s'occuper les mains, Cassie les plongea en désespoir de cause au fond de ses poches et précisa :

— A cette heure, l'école est finie. Ils seront bientôt là.

— Pas d'entraînement de base-ball ce soir ?

— Non.

Cassie se hâta vers la porte de service pour la lui ouvrir,

mais une fois de plus Devin la précéda et s'effaça devant elle pour la laisser passer.

— Vince, poursuivit-elle, est très excité d'avoir pu intégrer l'équipe des Cannons.

— Et les Cannons le lui rendent bien, renchérit Devin en reposant la panière en rotin sur le sol. Il est leur meilleur lanceur cette année.

Cassie hocha la tête et se dirigea sans même y penser vers l'évier pour préparer du café.

— C'est ce que tout le monde dit, en effet. C'est étrange, il ne s'était jamais intéressé à aucun sport avant de rencontrer le fils de Savannah. Avoir Bryan pour ami lui a fait le plus grand bien.

Devin partit d'un grand rire.

— Ce n'est pas moi qui te dirai le contraire ! Mon neveu est vraiment un gosse extra.

Il y avait dans cette remarque tant de tendre fierté que Cassie, étonnée, se retourna pour le dévisager curieusement.

— Tu penses vraiment à lui ainsi ? Je veux dire... même s'il n'y a aucun lien réel entre vous ?

— Bien sûr..., répondit-il, manifestement surpris. L'esprit de famille ne repose pas que sur les liens du sang.

— C'est vrai..., reconnut-elle en baissant les yeux. Il arrive même que ces liens du sang ne fassent que compliquer les choses.

Soudain grave, Devin fit un pas dans sa direction.

— Ta mère te harcèle encore, n'est-ce pas ?

Cassie haussa légèrement les épaules et se retourna pour achever de préparer le café.

— Pas plus que d'habitude.

Se hissant sur la pointe des pieds, elle ouvrit la porte d'un placard pour y prendre une tasse et une soucoupe.

Mais lorsqu'elle sentit la main de Devin se poser sur son épaule, elle tressaillit et faillit les lâcher sur le carrelage. Sans se laisser impressionner, Devin l'incita gentiment à se tourner vers lui. Les deux mains posées sur ses épaules, il lui sourit de manière rassurante et la couva d'un regard amical.

— C'est à cause de Joe, n'est-ce pas ? Elle t'en veut toujours d'avoir divorcé ?

Cassie eut beau essayer de déglutir, les muscles de sa gorge s'y refusèrent. Sur ses épaules, les mains de Devin étaient fermes, mais en aucun cas menaçantes. Sur son visage, elle pouvait lire une certaine contrariété, mais aucune méchanceté. Vaillamment, elle s'enjoignit de ne pas baisser les yeux et prit une longue inspiration avant de répondre.

— Maman n'a jamais cru au divorce.

— Ah oui ? s'impativa Devin. Et je suppose qu'elle ne croit pas non plus aux violences conjugales.

En dépit de ses bonnes résolutions, Cassie ne put s'empêcher de tressaillir et de détourner le regard.

— Je suis désolé... souffla Devin en laissant retomber ses mains le long de son corps.

— Non, dit-elle. Ça ne fait rien. Je ne dois pas m'attendre à ce que les autres comprennent ce que je n'arrive pas à comprendre moi-même.

Soulagée de le voir s'éloigner, Cassie alla prendre sur une étagère une assiette de cookies sortis du four le matin même, puis les déposa sur la table avec la tasse qu'elle avait préparée pour Devin.

— Maman est ainsi, reprit-elle. Elle se moque que la loi ait puni Joe pour ce qu'il m'a fait. Elle ne veut même pas croire qu'il ait pu s'en prendre à Regan lorsqu'il

cherchait à me rattraper. Tout ce qui compte à ses yeux, c'est que j'aie pu rompre les liens sacrés du mariage en demandant à divorcer. Elle se fiche de savoir que je suis heureuse et que les enfants le sont aussi.

— Tu es donc à présent heureuse, Cassie ?

— J'avais cessé de croire que je pourrais l'être un jour.

Après être allée chercher sur l'évier la verseuse de la cafetière, elle emplit la tasse de Devin et redressa la tête.

— Mais aujourd'hui, ajouta-t-elle en souriant, je crois que je le suis.

Durant quelques secondes, ils demeurèrent debout l'un en face de l'autre, à se sourire de manière empruntée.

— Tu ne vas tout de même pas me laisser boire ce café tout seul ? demanda enfin Devin.

Le sourire de Cassie se figea sur ses lèvres. L'idée qu'elle pût s'asseoir, en plein après-midi, pour se détendre avec un ami autour d'un café lui était tellement étrange que pas un seul instant elle ne lui avait effleuré l'esprit. Prenant les choses en main, Devin alla chercher une deuxième tasse, qu'il eut tôt fait de remplir, avant de tirer une chaise et d'inviter galamment Cassie à s'y asseoir.

— Dis-moi..., reprit-il après l'avoir servie. Comment tes clients prennent-ils le fait d'avoir à passer la nuit dans une maison hantée ?

Cassie eut un sourire amusé.

— Il arrive que quelques-uns soient fort désappointés, au matin, de n'avoir rien vu ni entendu.

Luttant contre la culpabilité de ne pas être occupée à quelque chose d'utile, elle sirota son café à petites gorgées avant d'ajouter :

— Mais je dois dire que Rafe a été bien avisé de faire sa publicité sur le fait que la Résidence MacKade est une

demeure hantée. Quelques-uns de nos hôtes semblent un peu nerveux lorsqu'ils nous quittent, mais la plupart se déclarent ravis d'avoir pu entendre en pleine nuit des portes claquer, des pas résonner dans le couloir, ou une femme pleurer à chaudes larmes dans leur chambre.

— Abigail Barlow..., murmura Devin. La tragique et courageuse maîtresse de maison. La belle Sudiste, mariée contre son gré à une brute yankee.

Le visage soudain grave, Cassie hocha la tête.

— La plupart du temps, poursuivit-elle, c'est en effet elle qui se manifeste. Nos clients l'entendent soupirer, sentent un parfum de roses flotter auprès d'eux, ou simplement une présence. Depuis l'ouverture, nous n'avons eu qu'un incident à déplorer.

Un sourire malicieux fulgura sur ses lèvres.

— Un jeune couple en pleine lune de miel dans la suite nuptiale, l'ancienne chambre d'Abigail. Ils nous ont quittés au beau milieu de la nuit sans demander leur reste, terrifiés.

— Tandis que toi, intervint Devin en riant, manifestement tu ne l'es pas. Cela ne te fait donc rien de cohabiter avec des fantômes ?

— Non, pourquoi ?

— Abigail ? demanda-t-il, intrigué. Tu l'as entendue, toi aussi ?

— Oh ! oui ! Souvent. Et pas seulement la nuit. Parfois, quand je suis seule ici à faire les chambres, je peux l'entendre, ou la sentir me tenir compagnie.

— Et cela ne te fait pas dresser les cheveux sur la tête ?

— Non. Comment pourrais-je avoir peur d'une femme dont je me sens tellement proche ? Tu sais, elle était presque emmurée vive ici, mariée loin de son pays

d'origine à un homme qui la terrorisait, alors qu'elle était amoureuse d'un autre.

— Amoureuse d'un autre ? s'étonna Devin. Je n'en avais jamais entendu parler.

Décontenancée, Cassie reposa sa tasse un peu trop vivement, faisant tinter la porcelaine. A présent que Devin soulignait ce fait, il lui semblait bien n'en avoir jamais entendu parler elle non plus. Pourtant, elle avait l'impression d'avoir toujours su qu'Abigail était autrefois tombée secrètement amoureuse d'un autre homme. Mais cela paraissait tellement fou et irrationnel que pour rien au monde elle ne l'aurait avoué.

— J'ai dû ajouter ce détail de moi-même, expliqua-t-elle au terme d'un long silence. Parce que cela paraît plus romantique, je suppose.

Puis, s'empressant de changer de sujet :

— Emma adore Abigail, elle aussi. Elle l'appelle « la dame ». Je la retrouve très souvent installée dans la suite nuptiale, avec ses poupées.

— Et Vince ?

— Cette maison est un merveilleux terrain de jeux et d'aventures, pour lui. Pour eux tous, d'ailleurs. Une nuit que Bryan était venu dormir ici, je les ai retrouvés tous les trois en expédition au premier étage. Ils partaient à la chasse aux fantômes.

— Mes frères et moi, nous avons passé la nuit ici lorsque nous étions gamins, ajouta Devin avec un sourire nostalgique.

— De la part des terribles frères MacKade, rétorqua Cassie, je dois dire que cela n'a rien pour m'étonner. Es-tu parti à la chasse aux fantômes, toi aussi ?

— Cela n'a pas été nécessaire, répondit Devin. Je l'ai vue. J'ai vu Abigail Barlow.

Le sourire de Cassie se figea.

— Tu l'as...

— Je ne l'ai jamais dit aux autres, reprit-il sans lui laisser le temps de poursuivre. Ils m'auraient charrié pour le restant de mes jours. Mais je l'ai vue aussi bien que je te vois, assise dans le salon, près de la cheminée. Un feu de bois flambait sur les chenets, je pouvais le sentir, tout comme je pouvais sentir le parfum du bouquet de roses posé près d'elle sur un guéridon.

La voix de Devin, à présent, n'était plus qu'un murmure tranquille, qui s'écoulait dans le silence de la maison comme une envoûtante mélodie. Fascinée par ce récit autant que par celui qui le lui faisait, Cassie devait se retenir pour ne pas le dévorer des yeux.

— Elle était magnifique... , poursuivit Devin. De beaux cheveux blonds, encadrant un visage de porcelaine. Ses yeux étaient de la même couleur que la fumée qui s'élevait dans l'âtre. Elle portait une robe bleue. Je pouvais entendre le froissement de la soie lorsqu'elle bougeait. De ses mains fines et délicates, elle était occupée à broder un ouvrage dans son giron. Lorsque je suis entré dans la pièce, elle m'a regardé droit dans les yeux, en souriant. Pourtant, des larmes coulaient sur ses joues. Et puis elle m'a parlé.

— Elle t'a parlé... , répéta Cassie, l'échine parcourue de frissons. Que t'a-t-elle dit ?

Devin secoua la tête et les épaules, comme pour revenir à lui, et répondit :

— « Si seulement... » Elle m'a juste dit « si seulement... », d'une voix pleine d'espoir, et puis elle s'est

volatilisée dans l'air, comme si toute cette scène n'avait été que le fruit de mon imagination. Mais je savais, et je sais toujours, que ce n'était pas le cas. Et depuis, l'espoir de la revoir un jour ne m'a pas quitté.

— Mais tu ne l'as jamais revue.

— Non. Je l'ai en revanche entendue de nombreuses fois pleurer, et je dois avouer que c'est à fendre l'âme de l'homme le plus endurci.

— C'est vrai.

Le silence, un silence gêné, retomba dans la pièce. D'un geste un peu trop nerveux, Devin acheva sa tasse.

— Je, euh..., balbutia-t-il sans oser la regarder dans les yeux. Je te serais reconnaissant de garder cela pour toi. Rafe a beau être adulte à présent, il est toujours aussi taquin et...

— Ne t'inquiète pas, assura Cassie avec un sourire. C'est un secret entre toi et moi.

Comme pour sceller ce pacte, elle saisit un cookie dans l'assiette et y mordit à belles dents. Puis, comme frappée par une évidence, elle ajouta :

— C'est donc pour cette raison que tu viens si souvent ici : dans l'espoir de la revoir.

— Pas du tout, répondit Devin sans réfléchir. C'est pour te voir toi.

Dès que ces mots eurent franchi le seuil de ses lèvres, il vit le visage de Cassie se décomposer et comprit son erreur.

— Mais aussi, s'empressa-t-il d'ajouter, pour voir les enfants. Et pour goûter à ces inimitables cookies.

Pour faire bonne mesure, il s'empara d'un biscuit qu'il fourra d'un coup dans sa bouche, le mastiquant avec des

mines de gourmand réjouit. Amusée, Cassie se détendit et sourit de ce petit jeu.

— Puisque tu les aimes, dit-elle, je vais en emballer quelques-uns pour que tu puisses les emporter.

Mais alors qu'elle s'apprêtait à se lever, la main de Devin s'abattit sur la sienne. Cassie tressaillit, plus sous l'effet du choc que lui procurait ce contact intime que par crainte véritable. Incapable de la moindre parole, elle se contenta de baisser les yeux, pour fixer cette grosse main d'homme qui engloutissait la sienne sans difficulté.

— Cassie...

Devin ne put en dire plus. Il lui fallait toutes les ressources de sa volonté pour ne pas se lever, la prendre dans ses bras, caresser ces boucles blondes qui lui tombaient sur le front, et pour goûter — pour goûter enfin — à ces lèvres trop sérieuses.

S'efforçant d'ignorer le poids qui brusquement lui oppressait la poitrine, Cassie s'obligea à relever les yeux. Dans ceux de Devin, dans les yeux du shérif MacKade, si gentil avec elle, si attentionné, elle savait qu'elle n'allait découvrir que de la compassion. Mais à sa grande surprise, ce fut tout autre chose qu'elle y rencontra. Elle n'aurait su dire exactement de quoi il s'agissait, ce qui rendait cette découverte d'autant plus inquiétante.

— Devin...

Cassie sursauta et retira vivement sa main. Dans le hall s'élevait un concert de cavalcades et de rires joyeux.

— Les enfants sont là, annonça-t-elle en se levant pour les accueillir.

Emma, petite fée blonde comme les blés et bondissante comme une gazelle, fut la première à surgir dans la cuisine.

— Maman ! Comme j'ai bien travaillé, la maîtresse m'a donné une étoile dorée.

Après avoir posé sur la table son cartable, s'avisant de la présence de Devin, elle lui adressa un sourire radieux.

— Hello, Dev.

— Voilà mon petit cœur ! s'exclama-t-il en tendant les bras vers elle. Montre voir cette étoile.

Rougissante, Emma agita sous ses yeux une image d'étoile filante.

— Tu as une étoile, toi aussi, dit-elle malicieusement en désignant le badge épinglé à sa poitrine.

— Pas aussi belle que la tienne.

— Presque ! Je peux faire un câlin ?

— Et comment !

Sans effort, il la hissa sur ses genoux. Avec une absolue confiance, la fillette se nicha contre sa poitrine. Devin, remué jusqu'aux tripes, lui embrassa les cheveux, avant de saluer le frère d'Emma qui venait de les rejoindre.

— Salut, champion ! Comment ça va ?

— Bien.

Vince, un peu petit pour ses dix ans, partageait avec sa sœur une blondeur qui avec l'âge avait pourtant tendance à s'assombrir.

— Vince a eu un A en maths, intervint Emma d'un air grave. Et ce méchant de Bobby Lewis a pas arrêté de l'embêter et de lui dire de vilaines choses quand on attendait le bus.

— Emma.

Soudain très pâle, Vincent fusilla sa sœur du regard.

— Je parie, commenta Devin, que Bobby Lewis n'a pas eu de A en maths, lui.

LES CHAÎNES DU PASSÉ

D'un air de dignité outragée, Emma hocha la tête avec conviction.

— De toute façon, conclut-elle, Bry ne s'est pas privé de lui river son clou.

Vince, les yeux fixés sur ses chaussures, était à présent plus rouge que son pull. Pour qu'elle cesse d'embarrasser son frère, Devin détourna l'attention d'Emma en lui tendant un cookie.

Cassie, s'approchant de son fils, s'accroupit près de lui et lui posa ses deux mains sur les épaules.

— Je suis fière de vous..., dit-elle en cherchant son regard. De vous deux. Un A et une image dans la même journée, il va nous falloir fêter ça ce soir avec des glaces de chez Ed.

— Ce n'est pas si important..., marmonna Vincent.

— Pour moi ça l'est ! protesta Cassie. Ça l'est même beaucoup.

— Moi, dit tranquillement Devin, j'ai toujours été nul en maths. Jamais pu obtenir autre chose qu'un C, malgré tous mes efforts.

De nouveau, les yeux de Vincent plongèrent vers le sol. Comme ployées sous le poids de la culpabilité d'être trop brillant, ses épaules s'affaissèrent. Crâne d'œuf... Mauviette... Parasite... Il lui semblait entendre encore résonner à ses oreilles les sarcasmes de son père, que nombre de ses camarades de classe ne se privaient pas de lui resservir aussi.

Pour voler au secours de son fils, Cassie s'apprêtait à intervenir mais Devin, d'un regard rassurant, l'en dissuada.

— Pourtant, reprit-il, j'avais les meilleures notes en histoire et en anglais.

Soudain réconforté, Vincent releva vivement la tête.

— C'est vrai ?

Cela ne lui fut pas facile, mais Devin parvint à rester de marbre pour lui répondre. Ce gosse, songea-t-il, le cœur serré, en avait déjà tellement bavé que la moindre remarque maladroite, le moindre sourire mal interprété, pouvait l'atteindre en pleine face comme une gifle.

— Bien sûr, répondit-il. C'est sans doute parce que j'aime beaucoup lire, depuis que je suis tout petit.

— Vous lisez. Vous lisez des livres ?

Sans pouvoir s'empêcher d'être aux anges, Vince avait pourtant du mal à y croire. Comment un homme comme le shérif MacKade, avec un vrai métier d'homme, pouvait-il aimer lire ?

— Vous voulez dire, insista-t-il, que vous aimez lire des histoires ? Des histoires inventées ?

— Bien sûr. Ce sont les meilleures.

— Vince écrit des histoires, intervint Cassie. J'ai un fils écrivain, et je suis fière de lui.

— M'man..., murmura Vince en se tortillant nerveusement.

— C'est ce que j'ai entendu dire, reprit Devin. Peut-être un jour me laisseras-tu en lire une ?

Le portable de Devin, dont la sonnerie stridente venait de retentir, dispensa Vincent de répondre.

— Foutu téléphone ! grogna-t-il en décrochant l'appareil de son ceinturon.

— Foutu téléphone..., répéta Emma, avec un sourire angélique.

— Chut ! intima Devin en riant. Tu veux me faire gronder par ta maman ?

Se levant de sa chaise, il cala confortablement la fillette

contre sa hanche pour l'emmener en balade à travers la cuisine pendant qu'il répondait.

Deux minutes plus tard, Devin avait dû faire une croix sur le projet qu'il avait un instant caressé d'emmener toute la famille Connor dîner au Café Ed.

— Je dois y aller, dit-il en se tournant vers Cassie. Des petits malins ont fracturé la porte de la réserve de Duff Dempsey et sont repartis avec trois caisses de bière.

— Tu vas les mettre en prison ! s'enthousiasma Emma, les yeux brillants.

— Je vais essayer de les trouver, corrigea-t-il. Mais pour me donner du courage, tu vas d'abord me faire un gros baiser.

Avec un enthousiasme débordant, la fillette s'exécuta par deux fois, avant que Devin ne la repose sur le sol.

— Merci pour le café, Cass.

— Je te raccompagne, proposa-t-elle en lui emboîtant le pas. Les enfants, vous montez tout de suite à la maison vous laver les mains. Votre goûter vous attend sur la table. Je ne serai pas longue.

Dans le hall, Devin et Cassie regardèrent en souriant les deux enfants grimper quatre à quatre les marches de l'escalier.

— Merci d'avoir su parler à Vincent, dit-elle enfin en lui ouvrant la porte. Il est encore si sensible pour ce qui concerne l'école.

— C'est un garçon brillant, répondit-il. Avec le temps, je pense qu'il finira par s'accepter tel qu'il est.

— Tu l'y aides beaucoup. Il t'admire, tu sais.

Devin haussa les épaules.

— Cela ne m'a pas coûté grand-chose de lui apprendre que comme lui j'aime lire.

Sur le seuil, il sembla hésiter un court instant, avant de se retourner vers Cassie.

— Vince représente beaucoup pour moi... murmura-t-il d'une voix étranglée par l'émotion. Vous représentez beaucoup pour moi, tous les trois.

Voyant que Cassie, troublée, s'appêtait à parler, Devin saisit sa chance et lui effleura doucement la joue du bout des doigts.

— Vous représentez beaucoup, répéta-t-il. Beaucoup.

Puis, il se retourna et marcha à grands pas vers le parking et sa voiture de patrouille, laissant Cassie méditer sur le trouble mêlé d'une lancinante inquiétude dans lequel ces quelques mots l'avaient plongée.